

D.22
R.272
V.10
1820-26

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES.

PAR G. T. RAYNAL.

NOUVELLE ÉDITION.

L'écrit d'une haute philosophie et de la connaissance des hommes
de Raynal, par M. A. JAY, et terminé par un volume supplémentaire
dans lequel la situation actuelle des colonies, par M. Turgot.

TOME DIXIÈME.

BOURSE DE LA VILLE DE PARIS
LE 10 OCTOBRE 1820

D



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ



Biblioteca Universitaria
de Valencia

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

Nous avançons dans une carrière où nous ne nous sommes pas engagé sans en connaître l'étendue, les difficultés, et que nous aurions abandonnée plusieurs fois, si nous n'avions été soutenu par des motifs qui font toujours oublier la disproportion des forces avec la tentative. On ose, et l'on exécute quelquefois dans un incendie des choses qui abattraient le courage, s'il n'était irrité par le péril, et qui l'étonnent quand le péril est passé. Après une bataille gagnée ou perdue, un militaire disait à l'aspect d'une montagne qu'il avait gravie pour aller à l'ennemi : Qui eût jamais fait cela, s'il n'y avait pas eu un coup de fusil à recevoir ? J'étais sans doute animé de ce sentiment lorsque je commençai ; et il faut bien qu'il m'anime encore, puisque je continue.

D'abord nous avons montré l'état de l'Europe avant la découverte des deux Indes.

10.

1

006608

Puis nous avons suivi la marche incertaine, tyrannique et sanglante des établissemens formés dans ces contrées lointaines.

Il nous reste à développer l'influence des liaisons du Nouveau-Monde sur les opinions, les gouvernemens, l'industrie, les arts, les mœurs, le bonheur de l'Ancien. Commençons par la religion.

Religion.

Dieu est, et il est unique. Cette grande vérité, manifestée au premier homme, ne se perpétua que parmi ceux de ses descendans qui formèrent le peuple juif, peuple qui par son étrange insociabilité attira constamment sur lui le mépris ou la haine du petit nombre de nations qui le conquirent.

Les générations errantes ou sédentaires qui s'étaient détachées du tronc commun ne tardèrent pas à perdre de vue la dignité de leur origine. Elles oublièrent la création et le Créateur. La structure et l'arrangement de l'univers en auraient facilement rappelé le souvenir à des êtres attentifs et intelligens. Malheureusement des sauvages tels qu'étaient nos pères avant l'origine ou à la formation des sociétés étaient peu sensibles aux beautés si touchantes de la nature. Tout entiers à leurs besoins ou à leurs passions, ils ne songeaient guère à chercher les causes des objets qui leur étaient familiers dès l'enfance. Plus même l'ordre était uniforme, et par conséquent parfait, moins il était propre à fixer leurs méditations.

On doit présumer que l'homme aurait persévéré dans son insouciance, si des événemens fâcheux ne l'en avaient tiré. Mais un sol stérile ne récompensa pas toujours ses travaux. Les torrens ravagèrent les champs qu'il avait cultivés. Un ciel ardent brûla ses moissons. La guerre l'accabla de calamités. Il éprouva la disette; il connut les maladies. Le remède, la consolation à tant d'infortunes n'étaient pas en lui, et il les chercha dans des puissances inconnues et invisibles.

L'être infini, l'être par excellence ne se presenta pas à des esprits grossiers qui en avaient tout-à-fait perdu la trace. Remonter jusqu'à tant de perfections était un trop grand effort pour leur faible intelligence. Leurs premiers vœux durent s'adresser au soleil, à la lune, aux étoiles, à tout ce qui frappait le plus leurs regards. Le feu, l'air, la terre, les fleuves, les bois, les fontaines ne tardèrent pas à obtenir un culte. On érigea des autels aux vertus, aux vices, à tout ce qui pouvait être un motif de crainte ou d'espérance. Les animaux les plus terribles comme les plus doux devinrent à leur tour sacrés. L'honneur de l'apothéose fut aussi accordé aux conquérans, aux législateurs, à tous les mortels qui, par des faits éclatans ou par des services signalés avaient mérité l'amour, l'admiration ou la reconnaissance de leurs semblables.

Cette multitude de divinités dut son origine aux vicissitudes physiques et morales qui faisaient

du globe entier un théâtre réel ou apparent de contradictions. La tempête détruisait ce que le soleil avait mûri. Les plantes nourries par la rosée étaient desséchées par des feux ardents. Une nation un jour victorieuse recevait le joug le lendemain. En un clin-d'œil les sceptres passaient d'une race à l'autre. Le citoyen nécessaire à sa patrie devenait la victime d'un tyran ou d'un hypocrite. On voyait le crime sur le trône et la vertu dans les fers. Comment une même intelligence aurait-elle pu varier à ce point dans ses desseins? N'était-ce pas une nécessité d'admettre plusieurs dieux qui avaient des vues opposées, et qui se combattaient perpétuellement?

Chacune de ces divinités avait une autorité plus ou moins importante, plus ou moins étendue. Le respect qu'on leur portait était proportionné au rôle qu'on leur faisait jouer. Quelques-unes étaient assez généralement honorées; d'autres recevaient des hommages limités. On ne voyait guère d'empire, guère même d'individu qui n'eût son génie tutélaire. Comme il était l'ouvrage de ses sectateurs, il en avait les passions et les faiblesses. Aussi le culte qu'il recevait se réduisait-il à des holocaustes. On offrit la gerbe; on immola l'agneau, la chèvre, le taureau. Le sang même de l'homme arrosa le tertre sacré. Le changement du cœur, la réforme des mœurs ne furent jamais la base des superstitions anciennes.

Des dieux assez complaisans pour se contenter

d'une adoration tout extérieure, toute matérielle, devaient être d'un accès facile. Cependant il se trouva des âmes faibles et timides qui pensèrent que leur encens brûlé sur les autels par des mains consacrées à ce saint office serait plus agréable aux objets de leur vénération, apaiserait plus sûrement leur courroux, obtiendrait plus aisément leur bienveillance. Cette conviction donna naissance au sacerdoce. Heureusement cette institution ne produisit pas les maux qu'on en pouvait craindre. Les prêtres ne réussirent que très-rarement à diviser les esprits par la diversité des dogmes. Soit raison, soit indifférence, les peuples ne se passionnèrent pas pour ces frivoles controverses. Chacun préférerait assez froidement ses idoles. On en changeait, si leur protection paraissait insuffisante. Souvent même les étrangères étaient associées aux nationales.

Telle fut pendant une longue suite de siècles la marche générale des religions, sans en excepter celle des Égyptiens, des Grecs et des Romains. La critique s'est épuisée pour expliquer comment ces trois nations, les plus éclairées de la terre, avaient pu concilier une mythologie si absurde avec des gouvernemens si bien ordonnés. On n'a pas vu que les cultes avaient été imaginés dans des temps sauvages, et les lois faites après être sorti de la barbarie. On n'a pas vu que les réformateurs, devenus odieux à ce qui était corrompu par le vice, avaient craint de provoquer le ressen-

timent de ce qui était corrompu par la superstition. On n'a pas vu que les docteurs si puissans et si révérens sur les bords du Nil, que Platon, leur disciple chéri, que toutes les sectes philosophiques avaient eu pour maxime invariable que, pour quelque cause que ce pût être, il ne fallait jamais toucher à la religion.

Au sein de ces épaisses ténèbres se formaient de loin en loin quelques sages qui n'étaient pas entraînés par le préjugé universel. Ils croyaient à un être dont la puissance, la sagesse et la bonté n'avaient point de bornes; mais ils ignoraient comment, à quelle époque et pour quelle fin cet être avait tout créé. Ils croyaient à une providence qui s'étend à tous les lieux et à tous les temps: sans pouvoir réfuter plusieurs des argumens qui paraissent déposer contre elle, ils se soumettaient modestement à ses décrets. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme: le doute si elle était spirituelle ou matérielle ne diminuait ni leur désir, ni leur espoir. Ils croyaient aux peines et aux récompenses futures: ils trouvaient les unes dignes de la justice divine, et les autres de sa bienfaisance. Malheureusement ces théistes trop peu nombreux défiguraient des vérités si sublimes par des fables extravagantes; et, plus malheureusement encore, ils n'osaient professer ouvertement une doctrine propre à dissiper beaucoup d'erreurs contraires à la dignité et au bonheur de l'espèce humaine.

L'univers était dans cet aveuglement lorsque le

christianisme apporta aux hommes des lumières que jamais ils n'avaient eues qu'imparfaitement, ou qu'ils avaient tout-à-fait perdues. Il leur enseigna qu'ils étaient tous égaux, et qu'ils étaient tous frères; qu'ils devaient se supporter, qu'ils devaient s'aimer; que la charité était la première des vertus, et que le ciel ne serait ouvert qu'à ceux qui auraient bien mérité de leurs semblables; que cette vie n'était qu'un court passage dont le bon ou le mauvais emploi nous conduirait à un bonheur ou à un malheur sans fin; que la modération, la patience, la douceur, la modestie, étaient des devoirs qu'on ne pouvait se dispenser de remplir sans crime. Tous les préceptes de la nouvelle religion avaient la même pureté, la même élévation. Ils hâtaient tous le progrès de la société et en perfectionnaient les membres.

La pratique assidue de ces maximes, aussi difficiles que salutaires, rendit vénérables les premiers chrétiens, et fit juger favorablement des dogmes incompréhensibles de leur église. L'asservissement d'une république maîtresse du monde à des monstres à jamais exécrables, la misère effroyable que le luxe d'une cour et la solde des armées répandaient dans un vaste empire, les irruptions successives des barbares qui démembrement ce grand corps, la perte des provinces qui se soulevèrent ou qui furent envahies, tous ces maux physiques avaient détaché les peuples du paganisme. Des infortunés qui ne connaissaient plus

que des tyrans sur la terre , cherchèrent des consolations dans le sein d'un dieu vengeur et rémunérateur.

La révolution, qui avait commencé par les classes vouées à l'obscurité et à la misère , s'étendit bientôt plus loin. Des citoyens distingués par leur état et par leurs lumières embrassèrent le nouveau culte. De proche en proche il parvint jusqu'aux oreilles des empereurs. Quelques - uns le tolérèrent par mépris , par crainte , par intérêt , par humanité ; d'autres le persécutèrent avec une sévérité impitoyable. Enfin il monta sur le trône un prince qui , baigné dans le sang de sa famille , s'était comme endormi dans des bras impurs ; ce prince , qui avait de grands crimes et de grandes faiblesses à expier , embrassa la seule religion qui pouvait le réconcilier avec lui-même et le délivrer de ses remords.

Lorsque Constantin fut chrétien , tout le devint par conviction , ou le parut par politique ; et les générations suivantes naquirent toutes chrétiennes. Jusqu'à cette époque la religion n'avait eu pour prosélytes que ceux qui se sentaient le cœur assez droit , l'âme assez élevée pour pratiquer la morale si austère de l'Évangile , pour braver les tourmens imaginés par la barbarie la plus atroce. Un culte qu'on n'embrassait plus par choix , et qui était nécessairement héréditaire , ne pouvait pas espérer de tous ses sectateurs la même pureté , le même héroïsme. Plusieurs négligèrent des devoirs

gênans , et leur relâchement entraîna celui de la multitude. Avec le temps la corruption devint générale. Les adorateurs du vrai dieu ne furent guère moins vicieux que ne l'avaient été ceux des idoles les plus infâmes. Des cérémonies furent substituées à des vertus. L'accessoire prit la place du principal. Quand à certains jours , à certaines heures , on avait assisté à des prières , à des chants , à des sacrifices , on croyait avoir rempli toutes ses obligations. Le comble de la perfection était d'élever des temples et de les doter.

Alors un culte fondé sur les principes invariables de la vérité et de la justice ne fut plus qu'une momerie. Alors l'égalité originelle , si heureusement établie par les Évangiles , passa pour une rêverie ; les grands , les riches reprirent toute leur fierté , toute leur dureté ; ils se crurent trop généreux en se laissant arracher quelques fastueuses et passagères libéralités qui , sans améliorer le sort de l'indigent , ne faisaient qu'entretenir sa paresse. Alors les ministres des autels , ces augustes médiateurs entre la créature et le Créateur , s'approprièrent comme un juste salaire de leurs travaux l'héritage du misérable , et saisirent le moment où un stupide opulent allait expirer pour traiter avec lui de la rançon de ses injustices. Alors des pontifes orgueilleux transformèrent les remontrances d'une correction paternelle en une domination insolente.

Des désordres si crians , si universels , ne s'établirent pas , ne s'affermirent pas sans réclamation.

De loin en loin il parut des hommes éclairés, des hommes austères qui s'élevaient avec force et avec courage contre tout ce qui pouvait blesser l'honnêteté des mœurs ou la majesté de la religion. Malheureusement ces cris impuissans furent toujours étouffés dans l'exil ou dans les supplices. Un réformateur était nécessairement un hérésiarque, et ces jugemens, prononcés par l'intérêt ou par le ressentiment, avaient l'approbation des nations qu'on avait plongées dans l'ignorance ou qu'on empêchait d'en sortir. De ces ténèbres naquit l'empire absolu des papes.

Rome, qui les avait vus simples évêques élus par le peuple même, fut forcée de reconnaître leur autorité dans la décadence de l'empire. Des circonstances favorables donnèrent bientôt un arrondissement à cette première des cités. Ce beau territoire s'agrandit encore, et ne tarda pas à former un état de quelque importance. Aux yeux de la raison, c'était trop d'orgueil et trop de puissance pour les chefs d'une religion dont l'humilité, dont le désintéressement formaient le caractère. Leur ambition n'en jugea pas ainsi, et leur ambition ne fut pas trompée. Ils réussirent à se rendre aussi absolus dans les affaires temporelles qu'ils l'avaient été jusqu'alors des dogmes et des rites. Les démêlés qui s'élevaient entre les couronnes furent évoqués à leur tribunal. On y renversait, on y affermissait les trônes, et les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité ou confirmés dans l'obéis-

sance. Les monarques paraissaient peu de chose auprès des pontifes, et les cardinaux marchèrent les égaux des plus grands rois. Des ecclésiastiques italiens allaient s'emparer partout des bénéfices vacans, quels qu'ils fussent; et souvent même on prévenait la mort du possesseur par d'odieuses survivances. La chrétienté était dévorée sans interruption par des légats violens et rapaces, qui, sans motifs ou sous de vains prétextes, dépouillaient les peuples du peu qu'on leur avait laissé pour leur subsistance.

Il n'était guère possible que des désordres si crians se perpétuassent. Les souverains commencent à sentir la pesanteur du joug qu'on leur a imposé, et ils ont le courage de briser leurs chaînes. Les droits du saint-siège sont discutés dans les universités, et ses usurpations hautement prosrites. De leur côté, les conciles prononcent que les assemblées générales de l'Église sont au-dessus du pape, qu'elles ont le droit incontestable de le juger, de le punir, de le dépouiller même de sa dignité. L'humiliation du chef devient l'humiliation des subalternes. Le clergé se voit enlever la plupart des causes dont l'audace ou l'adresse l'avaient rendu le suprême arbitre. Les évêques, éloignés des tribunaux civils, sont resserrés dans une sphère plus étroite. Les prêtres deviennent citoyens et soumis comme les profanes aux peines décernées contre le crime. D'autres réformes non moins nécessaires sont exécutées.

On remonte aisément aux causes qui amenèrent cette heureuse révolution. L'excès même du mal en fut le premier remède, et l'on désira de rompre des fers qu'il n'était plus possible de porter. Comme les nations s'attachent plus fortement aux mots qu'aux choses, le siège pontifical perdit beaucoup de sa dignité après qu'il eut été transféré de Rome à Avignon. Le grand schisme d'Occident changea aussi assez généralement les idées. Dans cette foule de papes qui s'anathématisaient réciproquement, comment distinguer le véritable, et comment leur conserver à tous une profonde vénération? Eux-mêmes ils relâchaient les liens du respect en sacrifiant les prérogatives de leur place pour attirer à leur obéissance et les souverains et les sujets. L'Europe érigeait de tous côtés des tribunaux permanens et perpétuels, spécialement chargés de réprimer avec courage les anciennes usurpations d'une cour trop entreprenante, et de s'opposer avec force aux nouvelles prétentions qu'elle pourrait former. Enfin la critique, qui venait de renaître avec les lettres, porta un regard sévère sur les ouvrages imposteurs qui avaient favorisé la superstition, et par la chaîne de la tradition remonta jusqu'aux temps voisins du berceau de l'Évangile.

Cependant, dépouillée d'une partie de ses usurpations, Rome n'avait rien perdu de ses premiers droits. Les peuples qui avaient anciennement reçu sa doctrine étaient tous restés soumis à sa com-

munion. Luther, Calvin, Zuingle, Munster, Socin, d'autres novateurs, resserrèrent ses limites. Elle se vit ravir la moitié de ses sectateurs, et réduite à des ménagemens infinis, à de grands sacrifices pour retenir le reste.

Les nouvelles sectes ne pouvaient guère manquer de réussir. Leurs dogmes étaient favorables à tous les ordres de la société; favorables aux moines, qu'ils délivraient d'un joug rigoureux imprudemment reçu dans un âge où l'on s'ignore; favorables aux peuples, qu'ils soulageaient d'une infinité de pratiques ou coûteuses ou pénibles; favorables aux pauvres, qui trouvaient dans les monastères qu'on abattait des hôpitaux ouverts à tous leurs besoins; favorables aux grands, qui partageaient entre eux les dépouilles des plus magnifiques églises et des plus riches bénéfices; favorables aux souverains, qu'on délivrait d'une domination trop souvent oppressive de la leur propre. Parmi les cœurs purs et nobles que ces motifs d'utilité n'avaient pas entraînés, plusieurs furent désabusés du culte romain par les désordres des pontifes, qui, à cette époque, déshonoraient la tiare; par les débauches et les cruautés d'un Alexandre; par les guerres et les intrigues d'un Jule; par les mœurs dissolues et voluptueuses d'un Léon; par les inepties et les partialités d'un Clément; par les crimes et les usurpations d'un Paul.

Les controverses pleines de fiel et de mauvaise